

Des tragédies à notre mesure

Octavian Paler, *Polémiques cordiales*, traduit du roumain par
Alain Paruit, Criterion, 1991, 351 pages.

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 33, Number 6 (198), December 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32036ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamontagne, M.-A. (1991). Review of [Des tragédies à notre mesure / Octavian Paler, *Polémiques cordiales*, traduit du roumain par Alain Paruit, Criterion, 1991, 351 pages.] *Liberté*, 33(6), 96–99.

LIRE EN TRADUCTION

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

DES TRAGÉDIES À NOTRE MESURE

Octavian Paler, Polémiques cordiales, traduit du roumain par Alain Paruit, Critérian, 1991, 351 pages.

L'Antiquité n'a pas bonne mine. Trop lointaine, trop chantée par d'autres siècles, trop galvaudée dans le nôtre. À Mycènes, le tourisme a le choix entre *le bar Achille*, *le restaurant Ménélas*, *l'hôtel La Belle Hélène* et *le café Iphigénie*. Qui veut connaître l'Antiquité aujourd'hui doit l'avoir étudiée à l'école, ce qui n'est pas courant, ni peut-être la meilleure façon de l'aimer.

Quand Octavian Paler quitte Lisa, le petit village où il est né, au sud de la Transylvanie, et qu'il va étudier au lycée de Bucarest, sa mère lui achète une paire de brodequins neufs «pour que les messieurs de là-bas ne rient pas de lui». Mais la puissance des mères a des limites et leurs précautions sont parfois inutiles. Dans le dortoir, la première nuit, Octavian rêve qu'il garde les vaches à la montagne et il pousse un retentissant «Mali, hooo!». Tout le dortoir est debout.

Dans la classe de français, ses camarades connaissent suffisamment la langue pour que le maître s'autorise à relever le niveau de l'enseignement. C'est beaucoup trop pour Octavian, qui n'en connaît pas un mot. Interrogé un jour au tableau noir, l'enfant bute sur l'article *le* qu'il situe à mi-chemin entre «un horrible "lio" et un scandaleux "lé"». De nouveau, hilarité générale. Rouge de honte, le gar-

çon regagne sa place en jurant qu'il aura sa revanche. Deux ans plus tard, il se jette avec passion dans l'étude du latin, une langue morte, qu'il choisit parce qu'il est sûr de l'avoir à lui seul.

Aujourd'hui, Octavian Paler est peut-être un des rares écrivains qui ait aussi naturellement intégré le monde de l'Antiquité à son propre univers. Chez Yourcenar, la connaissance du monde classique est vaste, mais sans la désinvolture qui donne envie de faire virevolter le peplum. Quant à Cavafy, il a tout de même la chance d'être né au bon endroit. Sous la plume de ce dernier, un *vers l'Adès je m'achemine sans deuil* semble aussi naturel que les jurons dans la prose de VLB.

Mais voici un écrivain roumain que les Korès de l'Acropole et la Pythie de Delphes ont admis dans le cercle étroit de leurs familiers. Octavian Paler, c'est un peu le Schliemann des lettres. Sa Troie, c'est tous les jours qu'il la trouve: sur les pas de Don Juan, au hasard de ses lectures, chez un bouquiniste de Bucarest, dans l'arène quand le taureau est mis à mort.

Qu'est-ce donc que ces «polémiques cordiales»? Pour l'auteur, c'est d'abord un trait de sa nature. Naïf et prompt à éviter les raisonnements, il n'est pas capable pour autant de laisser passer n'importe quoi. De plus, il est persuadé qu'un noble but réclame de nobles moyens et que, s'il faut absolument choisir, l'honneur veut que le premier soit sacrifié. Enfin, de son propre aveu, Paler ne sait pas injurier — une lacune qu'il explique par ses origines. «Je viens d'un village de montagne où les gens savent se taire de mille façons, où ils parlent toujours avec crainte du fait qu'ils ont trop parlé, où ils ne profèrent de jurons que s'ils sont énervés, et encore, entre les dents, sans art donc.» Pour toutes ces raisons et parce qu'il ne peut se taire, Octavian Paler invente le genre des «polémiques cordiales», des récits plutôt que des essais, avec quelques idées, pourtant: sur la

liberté, sur la solitude, sur la solidarité entre les hommes, sur la dignité de l'écrivain.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, les Allemands ont eu l'idée d'organiser un pèlerinage à Weimar à l'intention des écrivains français collaborateurs. «Les événements sont l'écume des vagues, disait Paul Valéry, mais ce qui m'intéresse, moi, c'est la mer.» En route, le train est arrêté par des prisonniers français occupés à réparer la voie. Les gens-de-lettres sortent, échangent quelques mots gênés avec leurs compatriotes, retrouvent le confort capitonné du wagon. Le train se remet en marche. Ne s'est-il donc rien passé? Octavian Paler s'est plu à imaginer ce que pouvaient cacher ces fronts pensifs d'écrivains. En nous livrant les réflexions de chacun, l'auteur expose en réalité l'éventail des choix politiques qui s'offraient alors. «L'art peut voyager bien rasé et parfumé dans n'importe quel train (...). Mais il oubliera deux choses. Que de tels trains ne mènent pas à Weimar, mais au néant. Et que les fusils pointés sur les prisonniers agglutinés au bord de la voie ferrée braquaient aussi, entre-temps, le passager qui, les yeux clos, rêvait d'une éternité nettoyée de toute circonstance.»

Ces «circonstances», qui modèlent si profondément l'individu, ne concernent pas seulement le gouvernement des cités, cher aux Grecs. C'est peut-être en lui-même, au cœur d'un univers très privé que l'écrivain trouve plus sûrement la «mer» de Valéry. Quand Octavian Paler descend en lui-même, nouveau Tirésias, il rencontre une femme, une inconnue, qui adresse des lettres à l'homme qu'il est demeuré aux yeux de tous.

En vérité, j'ai une raison particulière pour m'intéresser à Napoléon. Je suis comme lui à Waterloo. Avez-vous jamais pensé au fait que chacun d'entre nous a ou peut avoir un «moment Waterloo»? Non, vous n'y avez certainement pas pensé. Vous, vous ne pensez qu'aux Grecs et aux statues d'Aphrodite.

Le moment Waterloo, c'est quand les jeux sont faits, mais que nous nous entêtons à ne pas le voir. Sous la tente, nous échafaudons des plans. Nous pensons aller vers une bataille décisive, nous voyons un carrefour où il n'y a qu'un cul-de-sac. Les «circonstances»: le troupeau désœuvré des gens qui vont et viennent sur la Grand-Place de Bruxelles; le sourire grotesque de Rembrandt qui se peint en saltimbanque sur une de ses dernières toiles, dont les commerçants de Rotterdam ne veulent plus; les Don Juan à la gomme qui, de nos jours, sévissent entre cinq et sept heures avant de rejoindre sagement leur femme; le sang du taureau qui rougit le sable de l'arène; les «circonstances» sont la seule *Orestie* à notre mesure.